



Victor Hugo
Œuvres poétiques

I

Avant l'exil 1802-1851

PRÉFACE PAR GAËTAN PICON
ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR PIERRE ALBOUY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

VICTOR HUGO

*Œuvres
poétiques*

I

Avant l'exil

1802-1851

PRÉFACE PAR GAËTAN PICON
ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR PIERRE ALBOUY

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1964.

I

ŒUVRES D'ENFANCE
ET DE JEUNESSE¹

LES DEUX PREMIERS VERS
DE VICTOR HUGO

D'APRÈS
LE
« JOURNAL DE L'EXIL »
D'ADÈLE HUGO¹

6 août 1855.

les premiers vers de mon père n'entrecroisaient pas les rimes masculines et féminines. Ce n'est que plus tard qu'il les a entrecroisées il a suivi en cela la route du vers qui a commencé par ne pas entrecroiser les rimes masculines et féminines. Voici les deux premiers vers de mon père, ils ont été faits sur Napoléon

Le grand Napoléon
Combat comme un lion.

Ceci est plat pour l'Enfant sublime qui devait faire quelques années après l'ode à Buonaparte.

TROIS CAHIERS
DE VERS FRANÇAIS¹

I. — CAHIER DE VERS FRANÇAIS¹

ODE A L'AMITIÉ

ADORABLE divinité,
Que sur nous tu répands de charmes !
Ton nom éloigne les alarmes
Et donne la félicité :
Au sein des amères douleurs
Dont nous sommes la triste proie,
Tu sais d'une secrète joie
Verser le baume sur nos cœurs.

Caïstor, Pollux, amis divins,
De l'union rares modèles,
Dans le bonheur, dans les chagrins,
Vous restâtes toujours fidèles.
Malgré les caprices du sort,
Gardant une affection si belle,
Pendant la vie, après la mort,
Votre amitié fut éternelle.

Pollux, le souverain des dieux
De l'Olympe marqua ta place,
Mais tu voulus que dans les cieux
Caïstor partageât cette grâce :
Le grand Jupiter attendri
Permit que, dans toute l'année,
Six lunes vissent ton ami
Te remplacer dans l'empyrée².
Devant le Barbare Thoas,
Pylade, tu défends Oreste,
Tu prends un nom que tu n'as pas,
Et cherches un trépas funeste ;
Malgré ton courageux effort,
Ton ami se nomme lui-même,
Et demande instamment la mort,

Afin de sauver ce qu'il aime.
 Après ce combat généreux,
 Par le secours d'Iphigénie,
 Vous vous enfuyez tous les deux
 Et regagnez votre patrie¹ :
 Puissent vos noms, amis constans,
 Couverts d'une éternelle gloire,
 Passer au temple de mémoire,
 Jusqu'aux derniers de nos enfans.
 Voilà, charmante Dêité,
 Voilà donc quelle est ta puissance,
 C'est dans la générosité
 Qu'est ta plus douce jouissance :
 Celui qui, modeste en ses vœux,
 Avec toi sait vivre paisible,
 Seul mérite le nom d'heureux
 Et porte un cœur vraiment sensible.
 Loïn de toi ces vils scélérats
 Qui n'ont jamais senti tes charmes,
 Et ne jouissent ici-bas
 Que par la terreur et les larmes !
 Ce n'est point auprès de Plutus,
 Dans les palais et le tumulte,
 Que tu rassembles sous ton culte
 Ceux qui chérissent les vertus.
 Plaise aux dieux que de ce bonheur,
 Éloigné du fracas du monde,
 Au milieu d'une paix profonde,
 Je puisse enivrer mon cœur.
 Si ce désir est écouté,
 Chaque jour entendra ma lyre,
 Pleine de l'ardeur qui m'inspire,
 Célébrer ma félicité.

A MAMAN

POUR LE JOUR DE SA FÊTE : SAINTE-SOPHIE²

CHÈRE et bonne maman, toi qui dès mon enfance
 M'élevas, me nourris,
 Accepte ce tribut de la reconnaissance

Que t'offre un de tes fils.
 C'est en vain que le soir, le malheur qui m'opresse
 M'ôte la Liberté¹,
 Je vais faire éclater la joie et la tendresse,
 De ce cœur enchanté.
 Que ne te dois-je point ? O mère tant chérie,
 Tu me donnas le jour,
 Me nourris de ton Lait et je ne dois la vie
 Qu'à ton prudent amour.
 Lorsque je me retrace avec reconnaissance
 Le prix de tes bienfaits,
 Je t'admire, et ne peux t'offrir en récompense
 Que de tendres souhaits.

L'ENFANT ET LA CORDE²

FABLE

LA main d'industrieux maçons
 Avait construit un grand échafaudage;
 Une corde y pendait. Un jeune enfant peu sage,
 Bravant de ses parents les utiles leçons,
 Grimpe en jouant sur l'échafaud.
 « Bah! dit-il, ce n'est pas si haut,
 Mon bon papa tremble sans cesse,
 Il a peur que je ne me blesse
 Quand il n'existe aucun danger.
 A la moindre voiture, il faut se déranger.
 Il pousse trop loin la prudence.
 Par exemple, il me fait défense
 De monter là-dessus. Cependant, quel bonheur
 De grimper à cette hauteur!
 Ah! Dieu! le beau pays! la magnifique vue!
 Que je suis content d'être ici!
 J'y ferai monter quelque ami. »
 Bientôt apercevant la corde suspendue :
 « Voyons, ajoute-t-il, si j'aurai le courage
 De me laisser glisser le long de ce cordage. »
 Aussitôt fait que dit; mais la corde en frottant
 Lui brûle les doigts vertement.
 La douleur lui fait lâcher prise;

Il dégringole jusqu'en bas,
 Se meurtrit le front et le bras,
 Puis, gémissant de sa sottise :
 « Ah! maintenant, dit-il, on ne me verra plus
 Braver mon bon papa, ni monter là-dessus,
 Oui, j'eus grand tort, je le confesse,
 De tromper ainsi sa tendresse. »

Désobéir à ses parents,
 C'est rendre ses chagrins plus grands.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

FABLE

DANS un trou caché sous la terre
 Vivait paisiblement un rat,
 Innocent, doux et solitaire.
 Il n'avait jamais vu de chat
 Le menacer de sa dent meurtrière,
 Et ne connaissait pas même la souricière.
 Son bonheur était grand : car quelle est la souris
 Qui n'ait senti la dent de Raminagrobis,
 Ou n'ait été du moins trompée,
 Et dans maint piège attrapée ?
 Revenons à notre sujet.
 Un rat de ses amis vivait
 Dans les villes et l'opulence,
 Jour et nuit y faisait bombance,
 Goûtait tout, rongeaient tout, furetait¹ les buffets,
 Et savourait les meilleurs mets.
 Ce rat vint un jour voir notre souris sauvage :
 — Eh quoi donc! lui dit-il, c'est là ton hermitage ?
 Crois-moi, quitte ce trou hideux,
 Quitte ces racines, ces herbes.
 Suis-moi dans mes palais superbes,
 Là tout contentera tes vœux.
 Notre souris le suit : sous un riche portique
 Elle aperçoit bientôt un tapis magnifique
 Couvert des plats les plus exquis.

Elle s'y précipite : hélas ! pauvre souris,
 Que tu vas payer cher une telle imprudence !
 Tandis qu'au sein de l'abondance
 Elle goûte maint et maint plat,
 Furtivement survient un chat,
 Qui, d'une gueule meurtrière,
 Lui dévore la queue et lui mord le derrière.
 L'infortuné raton s'enfuit en gémissant,
 Et veut retourner à son champ.
 Le citadin l'arrête : — Oh ! non, non, je préfère
 Mes racines à tous vos somptueux repas,
 J'aime mieux rentrer dans la terre
 Que d'avoir à craindre les chats.

LES DEUX LIONS

FABLE

LE roi des animaux, accablé par les ans,
 Mourut. Lors, sans perdre de tems,
 Des seigneurs de la cour la cohorte assemblée
 Décida, par plusieurs édits,
 Que sa place serait donnée
 Au plus brave de ses deux fils,
 Et que, pour en juger avec plus de justice,
 Ils se disputeraient en lice
 Le rare bonheur de régner.
 C'est pourquoi je vais détailler
 Les qualités de ces deux frères
 Et leurs différens caractères.
 L'un était lâche et paresseux,
 Enseveli dans la mollesse,
 Il n'aimait qu'à dormir et le faisait sans cesse.
 L'autre était fort et belliqueux,
 Bouillant, enclin à la colère,
 Il ne se plaisait qu'à la guerre,
 Et son nom était, dans les bois,
 Célèbre par nombre d'exploits.
 L'arène s'ouvre : avec bien de la peine,
 Le paresseux lion s'y traîne ;
 A peine est-il entré que l'autre avec furie

Le terrasse et s'apprête à lui donner la mort.
 L'infortuné vaincu lui demande la vie,
 Et confesse être le moins fort :
 Le vainqueur lui fait grâce, et bientôt la couronne
 Est accordée à sa valeur.
 Princes qui prétendez au trône,
 Fuyez une molle langueur :
 Elle énerve la force, elle abat le courage
 Et ne donne aucun avantage.

LES DEUX CHIENS

DANS une vaste plaine, auprès d'un clair ruisseau,
 Paissait un modeste troupeau :
 Le pasteur fatigué, couché sur la bruyère,
 Dans le sommeil reposait sa paupière,
 Il dormait, et ses deux chiens,
 Des brebis restés gardiens,
 Sans savoir trop pourquoi, tout à coup se disputent,
 S'injurient et se culbutent.
 Pendant ce combat, le troupeau
 Erre sans défenseur par tout le pâturage ;
 Deux loups descendus d'un coteau
 En font un horrible carnage,
 Étranglent le berger, pendant que furieux
 Les deux chiens se battent entre eux,
 Jusqu'à ce que des loups la dent cruelle
 Mit une fin à la querelle.
 Mortels, sachez vous unir :
 De la discussion le dangereux plaisir
 Augmente encor votre faiblesse,
 Puis l'ennemi commun vous presse.
 Harrassés, fatigués par de si longs combats,
 Vous ne trouvez que le trépas.

LE GUERRIER

ROMANCE¹

VAINCRE ou mourir pour sa patrie,
 Être vaillant dans le combat,
 Pour son prince exposer sa vie,
 Tel est le devoir du soldat.
 Il sait d'une mâle assurance
 Contempler la mort sans pâlir,
 Et se dit avec espérance :
 Vaincre ou mourir!

Voit-il, dans le fort du carnage,
 Sur son front planer le trépas ?
 Il le reçoit avec courage :
 Un guerrier ne recule pas.
 Il se rappelle ses alarmes,
 Les lauriers qu'il a su cueillir,
 Et dit en déposant ses armes :
 Sachons mourir!

NOCES DE CANA²

LA Nymphé de ces eaux aperçut Jésus-Christ,
 Et son pudique front de rougeur se couvrit.

ÉNIGME

JE suis un instrument et à vent et à corde,
 Je n'ai jamais besoin qu'un musicien m'accorde,
 Et je puis à mon gré rendre maint et maint son,
 Imiter la trompette et le bruit du canon.

(Post-face³.)

RICHARD CŒUR DE LION¹

ROMANCE

As-tu donc oublié ton roi,
 Albion, qui lui fus si chère ?
 Il languit ignoré de toi,
 Et ce n'est qu'en toi qu'il espère.
 Richard, plongé dans les cachots,
 Appelle en vain son ingrate patrie :
 Hélas ! le terme de ses maux
 Doit être celui de sa vie.
 Mais non ! d'une trame si belle
 La mort ne peut trancher le cours :
 Richard, ton écuyer fidèle
 Saura te consacrer ses jours.
 Il va chantant une romance
 Dont les couplets du roi seul sont connus,
 Tout comblera son espérance
 Si ses accens sont entendus.
 L'heureux Richard entend Blondel :
 Son âme à la douleur en proie
 Reconnaît l'écuyer fidel
 Avec une secrète joie.
 Plein de courage et d'espérance,
 Notre écuyer écoute le héros :
 Richard, bientôt ta délivrance,
 Sera le terme de tes maux.

SUR UNE CORNICHE BRISÉE²

MIDI venait d'ouvrir les portes de la classe,
 Les cours se remplissaient, l'intrépide Gigasse
 Sous mon bras exercé sautillant dans les airs
 Égayait mes loisirs par mille bonds divers :
 Tantôt d'une corniche elle effleurait la tête,
 Tantôt, comme un Rocher qui brave la tempête,

Seule elle résistait aux efforts redoublés
 Des plus vaillants sabots contr'elle rassemblés.
 Plus prompt que l'éclair, plus terrible qu'un foudre,
 Souvent elle mettait les corniches en poudre,
 S'écartait lentement, puis, par un long détour,
 Fondait sur l'ennemi qui fuyait à son tour;
 Et bientôt, triomphante et de tous respectée,
 Gigasse voltigeait sans se voir insultée :
 Mais, hélas! vain éclat de l'humaine grandeur!
 Sans peines dans ce monde est-il quelque bonheur ?
 Tandis que de nos cours l'invincible Gigasse
 D'un vol Majestueux arpentait la Surface,
 Un mur s'offre à ses pas, l'arrête, Son orgueil
 S'irrite, mais en vain, de trouver un écueil :
 La fureur la saisit, Sa Superbe colère
 Trois fois de ses assauts fait retentir la pierre,
 La muraille résiste : Enfin, au dernier coup,
 Le casque de Gigasse est frappé... contre un clou.
 Elle tombe... o douleur! Sa tête fracassée
 En plus de vingt morceaux rejaillit dispersée.
 Tu le vis, Apollon^a, a ce spectacle affreux,
 Ton Disque se couvrit d'un voile ténébreux,
 Les corniches en pleurs de crêpes se parèrent^b
 Et les sabots longtems de noir s'enveloppèrent^c.

VIVE LE ROI ! VIVE LA FRANCE !

CHANSON

LE Corse a mordu la poussière,
 L'Europe a proclamé Louis,
 L'Aigle perfide et meurtrière
 Tombe devant les fleurs de Lys.
 Vive le roi, dont la présence
 Nous a su rendre le bonheur.
 Il nous ramène l'abondance.
 Amis, répétons tous en chœur :
 Vive le roi ! Vive la France !

Une sombre et morne tristesse
 Régnaît sur nos cœurs abattus :

APPENDICE

NOTES ET VARIANTES

I. Œuvres d'enfance et de jeunesse.	1145
II. Odes et Ballades	1216
III. Les Orientales	1297
IV. Les Feuilles d'automne	1336
V. Les Chants du crépuscule	1414
VI. Les Voix intérieures	1472
VII. Les Rayons et les Ombres	1528
VIII. Vers extraits des « Amours d'un poète »	1596
<i>Appendice</i>	1600
<i>Index des noms de personne et de personnage cités par V. Hugo.</i>	1601
<i>Table des incipit</i>	1617
<i>Table des titres</i>	1631

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

ŒUVRES D'ENFANCE
ET DE JEUNESSE

ODES ET BALLADES

LES ORIENTALES

LES FEUILLES D'AUTOMNE

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE

LES VOIES INTÉRIEURES

LES RAYONS ET LES OMBRES

VERS EXTRAITS
DES « AMOURS D'UN POÈTE »

Préface par Gaëtan Picon

*Introduction, chronologie, tables, index,
notes et variantes
par Pierre Albouy*